



Les semeurs de bonheur

Cécile Pardi

Cécile Pardi

Les semeurs de bonheur

*ou Comment Perrine Delafoy lança le merveilleux mouvement des
M.B.B.*

© Cécile Pardi, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-1323-9



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Perrine, Martin et Sylvie
et tous les autres colibris
à qui je souhaite belle et longue vie*

Je suis restée trois mois dans le coma. À mon réveil, une deuxième vie m'attendait. Plus belle, plus vraie, plus intense.

Evidemment, le coma, ce n'est pas une méthode que je conseillerais à tout le monde. Il y a d'autres façons de trouver le bonheur.

D'ailleurs, ce n'est pas le coma en soi mais plutôt ce qui s'est passé pendant que je n'étais pas là qui a tout changé. J'avais sans le savoir semé quelque chose qui a magnifiquement germé pendant l'hiver de mon absence. Mais commençons plutôt par le commencement.

Chapitre 1

Au commencement

Telle que vous me voyez là, je suis dans ma cuisine, dans le silence. Si je ne bouge pas, il ne se passera rien. Personne ne toquera à ma porte pour me demander si je veux un café ou si je peux lui photocopier un dossier. Le téléphone ne sonnera pas pour me donner quelque chose à faire. Le téléphone ne sonne plus.

Je dois bouger, me bouger. Je le sais. Je fais tout ce que je peux, je crois. J'ai passé les derniers mois devant mon ordi à chercher un nouveau travail. J'ai lu des tonnes de petites annonces, écrit des dizaines de lettres, attendu des jours, des semaines, reçu des réponses parfois, négatives toujours. Les enveloppes portent mon nom, Perrine Delafoy. Avant de les ouvrir, je lis Delafoy : de-la-foi et je me dis : « Peut-être que cette fois... » Avec un nom pareil, je m'efforce d'être optimiste. De la foi, j'en ai eu beaucoup mais maintenant... maintenant, mon stock s'épuise. Soyons réaliste. La comptabilité est désormais confiée à des machines ou à des gens qui vivent dans des pays où les salaires sont plus bas qu'ici. Et puis, j'ai cinquante ans. Officiellement, tout va bien. Je suis en pleine forme, bourrée de compétences, « *au summum de mon art* » comme on dit. Mais pour la société, ma date de validité semble dépassée. On me considère comme un vieux yaourt, un déchet. On me conseille plus ou moins gentiment de me recycler. C'est déjà une bonne nouvelle : je suis recyclable ! Mais en quoi ? Il y a plein de jeunes qui sont déjà formés dans tous les domaines et qui sont quand même au chômage...

Je suis là dans ma cuisine avec le temps pour seul compagnon, le temps qui s'étire infiniment. Les heures se font longues, les jours interminables,

l'ennui intolérable. C'est un ennemi dans lequel je m'enlise.

Alors pour l'oublier, ce temps indéfini, je passe des heures sur internet. Après les sites d'annonces d'emploi, je divague doucement de clic en clic. Une heure, deux heures, la matinée... Je tente d'oublier ce que je suis devenue : une chômeuse qui vit aux frais de la société. Une inutile qui traîne sa déprime toute la journée, toute la soirée et jusque dans son lit. En fait, je ne sors quasiment plus. Je n'ose plus aucune dépense superflue. M'inscrire dans un club de gym, faire du shopping avec les copines, ce n'est plus possible, je me l'interdis. Mon mari craint que je fasse une dépression et m'encourage à me faire plaisir mais j'ai trop mauvaise conscience. C'est peut-être un défaut professionnel – une comptable, ça compte ses sous – ou bien alors, la peur que l'avenir soit encore plus difficile...

À propos d'avenir, mon amie Marlène est enceinte. C'est arrivé comme ça, ce n'était pas prévu et ça ne tombe pas très bien. Elle va devoir s'arrêter et comme elle travaille au noir, elle n'aura pas de rentrée d'argent pendant un bon moment. Son mari est agriculteur, il gagne à peine de quoi nourrir les bêtes. Un bébé, ça promet beaucoup de dépenses. Comment vont-ils faire pour s'en sortir ?

Presque sans y penser, je tape dans un moteur de recherche « layette bébé pas cher ». Je tombe sur un site de petites annonces, je fais défiler les pages sans vraiment les regarder lorsque soudain j'ai une idée. Je pourrais passer une annonce, moi, pour demander si quelqu'un aurait des vêtements et tout ce dont un bébé a besoin : berceau, commode à langer, baignoire, poussette... la liste est longue. Je tente ma chance : « Je cherche, pour une amie dans le besoin qui attend son premier enfant, tout ce qu'il faut pour bien accueillir son bébé. Si possible gratuit ou à tout petit prix. D'avance un grand merci ! Perrine. Contact : perrine.17@yahoo.fr »

Ce serait chouette si je pouvais l'aider. Cette idée me donne un peu d'énergie et je remarque que le soleil brille. Je vais aller faire un petit tour, ça ne coûte rien et bouger me fera du bien.

Pour éviter d'aller en ville vers les magasins et les tentations, je prends le chemin le long du canal derrière la maison. Selon la météo de mon humeur, il peut être lugubre ou ravissant.

Je suis assez contente de mon idée pour Marlène. J'imagine en marchant le trousseau dont son bébé a besoin et ce que je pourrais peut-être lui apporter. Nous sommes mi-février, le printemps pointe le bout de son nez. L'air est délicieusement clair et doux, les oiseaux s'époumonent à réveiller la nature.

C'est en passant sous le pont de la nationale que j'ai entendu comme un piaillage. Ça sortait de sous un pneu qui traînait par terre. Je me suis approchée et me suis retrouvée nez à nez avec un chien tout efflanqué. Il n'était vraiment pas beau. Son poil sali et collé par plaques le rendait repoussant. Il ressemblait à un fox, pas très grand, poil frisé, les oreilles pointées en l'air. Sa couleur n'était pas reconnaissable, il était sans doute blanc sous la crasse. Quand il m'a vu, il s'est mis à battre de la queue, plein d'espoir, mais il est resté couché. Il ne semblait pas capable de se lever. Avait-il été jeté d'une voiture par un maître sans scrupules qui s'était débarrassé de lui comme d'un vieux jouet ? Nous nous trouvions juste sous la nationale. Était-il blessé ou malade ?

J'ai enlevé ma veste et me suis approchée doucement de l'animal. Il a réagi gentiment en me léchant la main. Je l'ai enveloppé dans ma parka et je l'ai pris dans mes bras pour le ramener à la maison. Il s'est tout de suite arrêté de pleurer. C'était bon signe. En marchant vers la maison, je remarquais que tenir cette bête contre moi me faisait du bien. Mais je me

demandais ce que je devais faire. L'emmener chez le vétérinaire ? Ça allait me coûter une fortune et puis peut-être qu'il n'était ni malade ni blessé mais seulement affamé.

Arrivée à la maison, j'ai cherché dans le frigidaire des restes qui pourraient lui plaire. Un peu de jambon et une tranche de pâté, j'ai ajouté un reste de risotto. Il a avalé le tout sans hésitation. Il aurait pu manger le double mais je n'avais rien de plus. Il faudrait que j'achète de la pâtée pour chien et une laisse. Pour commencer, je l'ai installé devant le radiateur sur une vieille serviette de bain. Comment l'appeler ? Il ne portait pas de collier et je ne savais pas si c'était un mâle ou une femelle.

J'ai fait bouillir de l'eau et l'ai observé dormir en buvant mon thé. Il dormait roulé en boule sur sa serviette, rassasié, rassuré, et de le voir là, chez moi, me faisait chaud au cœur. Sa présence apportait comme une douceur dans la maison. Mais qu'allait en penser mon mari ? Martin adorait les chiens et ne ferait sans doute pas trop d'histoires pour que je le garde. Il rentrera tard ce soir, comme d'habitude, fatigué par sa journée et préoccupé par son travail, ai-je pensé. Je lui dirai qu'un chien me fera du bien, m'obligera à sortir plusieurs fois par jour et à m'activer un peu. Cela le convaincra, j'en suis sûre. Mais il faudrait que je rende ce toutou plus attirant. Un petit bain ne lui ferait pas de mal.

À ce moment-là, mon portable a bipé. Un courriel était arrivé. Tiens, un courriel ? Qui pouvait m'écrire ? C'était un message du site de petites annonces : « Bonjour Perrine, mes enfants sont grands et je n'ai pas le courage de trier toutes leurs affaires pour les emmener au magasin d'occasion. Si vous voulez bien venir voir, je serai contente d'aider votre amie et je ferai des tout petits prix. Appelez-moi au 06 56 78 90. Sidonie. »

C'était mon jour de chance ! D'abord, j'avais trouvé un chien et

maintenant, peut-être une layette pour Marlène ! J'ai immédiatement appelé le numéro indiqué et nous avons pris rendez-vous pour la semaine suivante.

Je trouvais tellement sympa que cette femme soit si généreuse avec une inconnue comme moi que je réfléchissais à ce que je pourrais lui apporter pour la remercier. Elle avait dit au téléphone que ses fils avaient deux et quatre ans... Mais j'ai dû en rester là de mes réflexions, car j'ai senti une présence à mon côté. Le chien était assis près de ma chaise, les yeux tendus vers moi.

« Comment ça va, le chien ? Tu as bien dormi ? »

Il frétillait de la queue, les yeux souriants. Il n'avait plus du tout l'air malade.

« On va se promener ? »

Je me suis levée pour l'inviter à bouger. Je voulais voir s'il était blessé. S'il avait été jeté d'une voiture depuis la nationale ou s'il était tombé du pont, il avait probablement une patte ou une côte cassée. Mais le toutou m'a suivi avec entrain dans la cuisine, sans me quitter des yeux. J'ouvrais déjà la porte quand j'ai réalisé que je n'avais pas de laisse.

« Allons d'abord dans le jardin. Viens, Petite-Bête, je vais te faire visiter ! »

Il m'a suivi tout en joie. Il ne me lâchait pas d'une semelle. Et de faire le tour de mon jardinet avec lui, c'était comme une première fois : j'ai vu la petite pelouse sur laquelle je pourrais jouer à la balle avec lui, j'ai remarqué les buissons dans lesquels il disparaîtrait pour aller la chercher, desquels il sortirait tout fier la balle entre les dents, j'ai repéré le trou dans le grillage par lequel le chat du voisin s'enfuirait devant ses aboiements de propriétaire qui défend son bout de Terre. Je nous ai imaginés, lui dormant, moi lisant, à l'ombre du figuier par un bel après-midi d'été. J'ai vu toute cette vie. Le jardin se réveillait.